

qu'à l'église. Il fait des romans gothico-mystiques où la langue du XVI<sup>e</sup> siècle, aidée de ce que notre moderne néologisme fournit de plus baroque, le défraye de vieux langage, même quand il s'agit de la reine Blanche ou du roi Jean. Il taille sa barbe comme celle des rois Mérovingiens, s'assied dans un fauteuil surmonté de têtes d'anges, et place une sainte Vierge dans le boudoir où il offre la collation aux demoiselles qui aspirent au prix de vertu.

Les sérieux du genre décomposant, analysant, commentant le christianisme, à l'aide de mythes et de symboles, font un poème de ce qui doit être une croyance ; ceux-là sont réputés dissidents par les purs néo-chrétiens. Les plus timides font des romances, où dans un système de versification à eux, plutôt que de laisser passer une expression dangereuse, la vertu tord le cou à la poésie ; c'est l'un d'eux qui a mis la Bible en vaudevilles.

Quel que soit le mérite du néo-chrétien littéraire, l'espèce la plus brillante est sans contredit celle des peintres. C'est elle qui nous fournit ces excellents jeunes gens qui se sont endormis épiciers de père en fils, et qui se réveillent artistes ; dès lors la boutique paternelle leur devient odieuse ; ils abandonnent la mélasse et la colle forte, et se jettent à corps perdu dans *l'art, l'art pur, l'art pour l'art !* A son début, le néo-chrétien peintre pose d'abord comme génie incompris, victime éternelle des journaux mal pensants ; pendant longtemps on le voit, la souffrance peinte sur sa pâle figure, déblatérer contre le genre humain ; sa barbe mal peignée tombe sur sa poitrine et sur son gilet d'homme.... Mais un jour après s'être écrié : Honte à notre siècle bourgeois ! le vent est à la médiocrité, mais je le forcerai à tourner au sublime, le pauvre colosse relève sa tête humiliée, et va se prosterner devant la déesse blafarde qu'on adore à Munich. Nouveau croisé, il s'enrôle dans la phalange sacrée qui doit